

DOUBLE SIX

une œuvre de

Cécile RAYNAL

Photographies

Bernard HEBERT

Préface

Agnès DESARTHE

Cécile Raynal

Cécile Raynal est sculptrice, diplômée de l'école des Beaux-arts de Toulouse en 1991.

Installée depuis une trentaine d'années en Normandie, elle déplace son atelier dans des espaces clos, fermés, interdits ou évités : prison, maison de retraite, hôpital, couvent, cargo au long cours, réserves d'un musée, maternité...

Dans ces lieux, elle modèle les portraits des résidents. Ses sculptures sont construites sur les complicités, les échanges et les correspondances qui en dérivent.

À partir de ces figures, son geste se prolonge par associations et assemblages pour constituer des installations à caractère narratif. Viennent parfois se glisser des portraits d'objets ou de bêtes. Ces derniers sont élaborés dans un dialogue entretenu avec la mythologie, le conte, la psyché, la mémoire.

En 2020, l'artiste installe un second atelier sur sa terre d'origine, dans l'Aude, et partage désormais son temps entre l'Occitanie et la Normandie.



DOUBLE SIX

Cécile
RAYNAL
sculptrice

photographies
Bernard HÉBERT

préface
Agnès DESARTHE

S o m m a i r e

Avant-propos	Hervé Lepileur	7
Préface	Agnès Desarthe	8
	Au commencement	13
	Avant même le commencement	19
	Joueur	23
	Nus pieds	31
	À tant de mains	37
	À qui la main	43
	Adolexcence	47
	L'incertitude du flou	51
	À bout de bras : l'effet domino	56
	Autour de la table	63
	Le sac et le horsain	71
	Gonneville-la-Mallet	74
Postface	Bernard Hébert	78

Avant - Propos

La vie d'un village offre parfois de belles opportunités. À Gonneville, celle de voir une grande sculptrice, Cécile Raynal, exercer son art depuis plusieurs années sur la commune. Ce fut une évidence pour nous de lui proposer de réfléchir à une création en écho à l'histoire de notre village.

L'artiste s'est penchée sur la partie de dominos, l'une de nos traditions singulières qui, les jours de marché, avait toute sa place à Gonneville. Sa connaissance du lieu et de ses habitants, son talent, sa bienveillance et son regard éclairé ont su mettre en lumière cette tradition séculaire. Le résultat est époustouflant.

Pour offrir un écrin digne de cette sculpture, nous avons bénéficié de l'expérience de créateurs locaux de renommée. Il fallait le savoir-faire du chaudronnier Bruno Martin, pour installer l'oeuvre sur des supports alliant solidité et légèreté poétique. Nous avions besoin tout autant de l'imagination et de l'audace de Samuel Craquelin, l'architecte-paysagiste, pour concevoir cet espace dédié, désormais baptisé *Square Double-Six*. Nous sommes fiers de leur avoir fait confiance et je sais que chacun reconnaîtra la force de leurs talents autour de cette sculpture.

Notre devoir d'élu rural est de permettre à nos concitoyennes et concitoyens de s'épanouir par l'école, le sport, les activités culturelles et artistiques, comme dans tout milieu urbain. Nous devons innover sans complexes et amener l'art, le grand, au cœur de nos villages. Tel est mon souhait.

Que cette œuvre inspire, questionne, que chacune et chacun se l'approprie, qu'elle soit la mémoire de notre village, de son histoire et participe de sa notoriété.

Merci encore à Cécile, Bruno, Samuel, ainsi qu'à tous les donateurs et mécènes qui ont participé au financement de cette œuvre.

Hervé Lepileur

Maire de Gonneville-la-Mallet

Préface

À l'entrée du village, quand on arrive de Criquetot-l'Esneval, on peut lire :

À Gonnehville-la-Mallet on ne fait pas qu'y passer !

C'est une devise rare, une devise accueillante. J'aime cette pancarte et je ne manque jamais de la regarder, de retour du collège ou de la gare. Dès notre installation dans cette commune, j'ai senti que sur ce plateau parfois venteux qui, trois kilomètres à l'ouest se précipite dans la mer, le temps lui-même ne se contentait pas de passer.

Sur une carte postale datant du début du XX^{ème} siècle, on retrouve les façades qui longent la place du marché, on devine la grande Halle au blé et ses petites sœurs les hallettes. L'ancienne épicerie débit de boisson a été remplacée par un bureau de poste, mais les briques n'ont pas changé, la perspective non plus.

La place où se réunissent une fois par semaine les marchands et une fois par an les éleveurs, a été foulée par Claude Monet, Guy de Maupassant, Victor Hugo, Gabriel Fauré, Charles Gounod et bien d'autres qui venaient se restaurer à l'Hostellerie des Vieux Plats tenue pendant 150 ans par la famille Aubourg.

La nostalgie étreint le cœur de ceux qui ont connu cette enseigne, touillé les dominos sur les tables en bois sombre et bu l'épais chocolat chaud servi, les dernières années, par Lucette.

Cette nostalgie je l'éprouve aussi, moi qui suis arrivée en 2017 et n'ai jamais connu cette auberge qu'à l'abandon.

Je ressens même la nostalgie de cette nostalgie, car horsine (est-ce bien cela le féminin d'horsain ?) et arrivée trop tard, j'ai tout raté de cette gloire, de cette chaleur, de cette beauté. Mais la déploration ne convient pas plus à l'esprit des lieux qu'à moi-même.

La place est toujours animée, toujours vivante, avec ses commerces, les passants qui s'y retrouvent, et, aujourd'hui, la sculpture créée par Cécile Raynal, artiste dont l'atelier se situe à quelques pas et qui nous invite à nous souvenir sans regretter, à honorer la tradition sans oublier l'avenir, en entamant une nouvelle partie de dominos qui jette un pont entre passé et futur.

Quatre joueurs, ou trois plus un lièvre, ou deux plus un lièvre et un adolescent, surgissent au milieu des badauds, juchés sur leur tabourets hauts, autour d'une table aussi lisse qu'ils sont rugueux.

Les personnages sont de bronze, mais ils ont conservé la mémoire de l'argile, leur élément premier, dont on voit, dont on sent les ondulations, les hérissements.

J'aime penser que ces créatures sont sorties d'elles-mêmes de la terre, comme mues par leur propre volonté, qu'elles se sont hissées spontanément hors de la boue des chemins.

Je sais que Peter, Anne-Marie, Françoise et un lagomorphe dont j'ignore le prénom ont posé, que Cécile a modelé, que Bruno a martelé. Je sais que tout cela a pris plusieurs mois, nécessité beaucoup de force et d'énergie - on le voit sur les si belles photos de Bernard Hébert - le sentiment demeure néanmoins : l'homme à la barbichette, la femme aux mains tendues vers le ciel, l'adolescent qui trafique on ne sait quoi sous la table et l'animal aux longues oreilles sont nés de la glèbe soulevée par les bottes des promeneurs, œuvre collective des arpenteurs de forêts, des探索者 de sentes.

C'est le comble de l'art, une ironie magique, quand l'artiste a si profondément, si habilement creusé son sillon qu'il suscite l'illusion la plus sophistiquée qui soit, celle du naturel. Grâce à la matière, grâce au mouvement, *Double-Six* devient, dans ma rêverie, une splendeur partagée, comme était partagée autrefois la salle aux rideaux rouge et blanc qui appartenait autant, et peut-être même plus, aux festoyeurs attablés qu'à ceux qui possédaient les murs. *Double-Six* tend son miroir aux curieux, aux passants, la sculpture ne règne pas depuis un socle de pierre, elle s'installe au ras du sol, parmi nous.

Mais j'oublie le principal. Le sac, posé là, à quelques mètres. Égaré ? Plein ou vide ? Serait-ce le bagage d'un voyageur qui, charmé par le lieu, aurait négligé de repartir ? Car à Gonnehville, on ne fait pas que passer.

Je pense aux enfants, tout petits, à hauteur parfaite, qui le tâteront étonnés par sa solidité, fascinés par la transformation du cuir tendre en métal dur, cherchant à savoir ce qu'il peut contenir.

Colombes de magiciens. Pièces en or et pierres précieuses, butin d'un pirate. Fioles et onguents d'un médecin ayant trouvé la clé des champs.

Je contemple *Double-Six* et, comme en écho au ballet des mains sculptées, j'imagine le mouvements des paumes et des doigts de chair, chauds sur le bronze froid de l'hiver, frais sur le bronze chaud de l'été. Les mains des gonnevillais, ceux qui ont connu Lucette, ceux qui n'avaient jamais passé sa porte, ceux qui ne sont pas encore nés.

J'imagine aussi les mains des visiteurs, marcheurs, touristes ou estivants, surpris peut-être de trouver au cœur d'un village agricole un travail d'une si grave fantaisie, d'une si joyeuse exigence.

Agnès Desarthe





Alice : Combien de temps dure une éternité ?
Le lapin : Parfois, juste une seconde.
Alice au pays des merveilles - Lewis Carroll

Les chemins d'une création, en deux fois six points de vue

Depuis plusieurs années Bernard Hébert rend visite à mon atelier. À l'abri de son objectif, il rend *conte*. Son regard photographique fixe les multiples mouvements des corps, les allers et venues entre sculptrice, modèles et sculptures.

Un double-six c'est deux fois six points. Je choisis deux fois six photos, deux fois six points de vue de Bernard pour revenir sur certaines étapes de cette scène pendant sa construction.

Par moments se glisse la voix d'Anne-Marie, l'amie quelquefois modèle.
Au commencement était le regard...



Au commencement

Le commencement d'une sculpture disparaît vite sous les kilos d'argile qui s'élèvent. Par poignées de terre, la figure monte autour d'un vide, étayée ponctuellement par des tiges filetées qui maintiennent les équilibres fragiles de la matière encore souple. C'est un processus ascensionnel. Incertain quant à sa finalité.

À l'origine, le projet *Double-Six* se bâtit sur un scénario assez clair. D'abord une tablée. Les tablées depuis longtemps suscitent particulièrement mon attention, qu'elles soient d'ami.es ou de sculptures, réelles ou fictionnelles.

La table d'un parloir, où se jouent, l'air de rien, drames et retrouvailles intenses. Certaines représentations de Cène ultime inoubliées, de Giotto, de Jacopo Bassano, du Tintoret, supports inépuisables de récits autour du banquet fatidique.

La Table-loup de Victor Brauner, la table surréaliste d'Alberto Giacometti, les tables animistes de son frère Diego, et celle vers laquelle depuis l'enfance je reviens, la longue table autour de laquelle Alice, le Lièvre de mars et le Chapelier fou prennent un thé absurde. Elles m'aimantent. Et elles occupent dans mon travail une place récurrente.

La table, c'est le lieu permettant de structurer et d'assembler des figures autour d'un rectangle de repos, où chaque personnage peut entrer en relation avec les autres tout en préservant sa force et son énigme.

Un espace d'échanges, de partage, de solitudes assemblées, une communauté imaginaire. Les spectateurs s'y invitent souvent, et s'interrogent, interprètent, ré-inVENTENT...



Autour de cette table s'est jouée, ou va se jouer, une partie de double-six. Des dominos je connais très approximativement les règles, Denis m'a d'ailleurs invitée à y jouer avec Jean-Pierre, le jardinier. Mais au fond le jeu ne m'intéresse que par ce qu'il donne à voir des joueurs, de leurs corps, de leur humour, de leur détermination. Il existe le double-six, le double-neuf, le double-five, jusqu'au double-dix-huit, et de nombreuses variantes, aux règles modulées.

Comment ce jeu est-il arrivé de Chine jusqu'en Europe, pour devenir une tradition de ce village de la côte normande ? Comment le Go ou les échecs, les dés, le poker ou la marelle ont-ils voyagé avec les hommes ? Entre épices et métal précieux, au hasard des fêtes, des combats, des défaites, au fond des cales, des sacs et des esprits ?

Je m'égare, revenons au scénario initial.

Une table, entourée de quatre personnages.

Pour le premier personnage, Peter, mon compagnon musicien jardinier, accepte de s'en faire l'interprète. Le modèle. Il est assis, il porte des chaussures. Ses jambes sont croisées. Il est prévu qu'il donne à lui seul la taille de la table, à tout le moins sa hauteur. Il donne le la de la scène, puisque sa main sera en contact avec le dessus de la table. Prévu aussi qu'il tienne un domino.

Le commencement se fait donc par les pieds, et pour le moment, le moment de cette image, l'urgence consiste à caler ses jambes d'argile.







Avant même le commencement :

À côté des figures humaines se tient assis un lièvre. Un lièvre ou une hase.

De nombreuses bêtes, plutôt sauvages, habitent mes sculptures. Loups, renards, rats laveurs, chèvres, ânes, corbeaux, huppes, lièvres, félins font partie d'un bestiaire récurrent. Ils offrent des formes de corps et de mouvements à la diversité infinie. Ils incarnent d'autres esprits, d'autres imaginaires que les nôtres. D'autres manière de voir, de se mouvoir, de s'émouvoir. Ils nous subissent, nous déplorent. Nous les fabulons, ils nous représentent et nous dédoublent.

Je me suis toujours sentie un peu chèvre. Ou hase ! Avec parfois la pensée dispersée, rapide, azimutée, impossible à suivre, une pensée lièvre en quelque sorte.

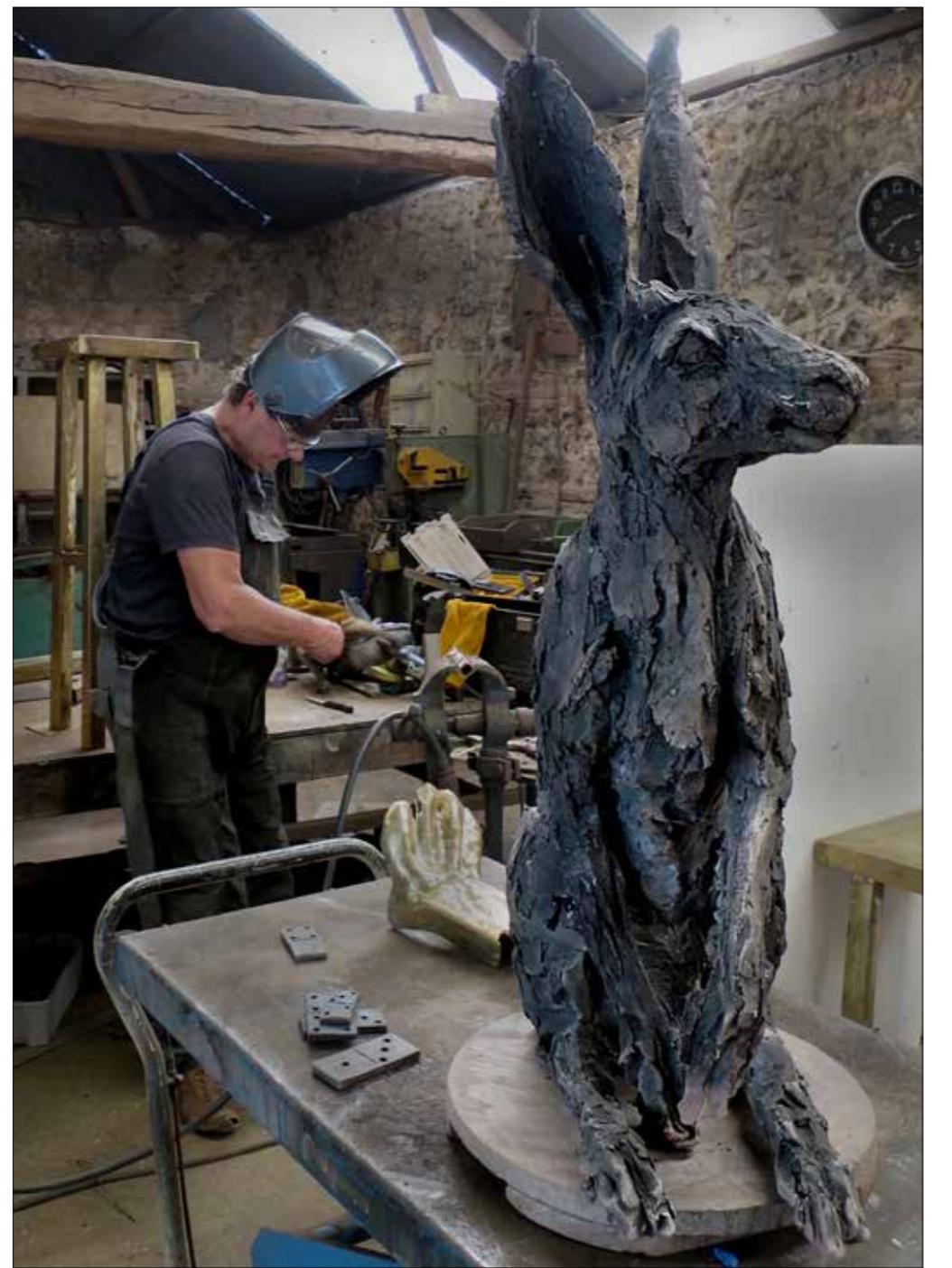
Parfois seulement.

Le reste du temps, je reste bipède jusque dans les neurones.

Merveille naturaliste dans le dessin d'Albrecht Durer, danseur dans les sculptures de Barry Flanagan, il surgit le lièvre dans les plaines normandes, au petit matin et en fin de jour, la plupart du temps solitaire. À chacune de ces furtives rencontres, ici ou ailleurs, je jubile sans savoir exactement pourquoi. Il trace la paisible liberté d'un animal indépendant, vif et insaisissable.

Assis autour de la table, la tête résolument tournée vers l'extérieur du jeu, son portrait fait le lien avec les passant·es. Et il brouille les pistes. Il nargue la narration. Il est étrange et étranger. L'énigme, et la clé. Que fiche cet animal à cet endroit là ?

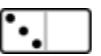
Jamais je n'ai imaginé la scène sans lui. Au commencement donc, était ce lièvre.



20



21



Joueur

Au fond ces photos prises à l'atelier forment un récit silencieux qui suspend le temps, le dilate, le déloge. Du calme intense de l'atelier, de la répétition des gestes, elles éclairent une histoire derrière une sculpture en train de se faire. Certaines photos, comme celle-ci, se détachent immédiatement du réel pour le mettre à la dérive.

Anne-Marie : *Oui, Bernard arrête sur image les étapes successives des gestes, de corps à corps fugitifs qui cheminent jusqu'aux portraits de terre. Nos profondeurs de champs sont infinies, nos regards se croisent, s'aimantent, se guettent, silencieux ou bavards, quelque chose se donne à voir pour chacun des protagonistes.*

... et se donne à voir la concentration du travail, les chaos du modelage en cours, la fatigue du modèle autant que son extrême présence. Ici, dans cette image, derrière l'expression grave presque sévère du portrait en cours, apparaît le regard facétieux et l'esquisse du sourire de Peter. Entre nos deux visages la statue médite.

Pendant des heures, j'ai cherché à marquer dans la terre cette délicate, discrète, subtile ironie que mon compagnon sait rendre tendre. De cette double présence (tendresse et ironie) découlera la place finale du personnage dans la scène : celle d'un joueur et éventuel tricheur. À l'origine du travail, sa main de terre jouait tranquillement avec l'idée du domino à venir. J'aurais pu m'en tenir là, tenir cette main ainsi, lui faire tenir son rôle mais... de façon assez inconsciente, les choses qui s'élaborent dans l'argile se forment et se transforment, s'improvisent dans un processus dynamique. Parfois ce que la sculpture propose est plus intéressant que l'intention de départ.

C'est le rêve de nombreux artistes au fond, que la créature prenne les rênes de la création, que le Golem s'anime, sous nos yeux stupéfaits.

À partir de la gravité facétieuse de Peter, le premier personnage de la tablée est devenu celui qui a peut-être changé la règle du jeu, déclenchant l'effet domino. Peut-être...



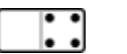
24



25







Nus pieds

En amont des grands formats, la pensée s'affûte avec des esquisses de petites tailles qui préparent le travail. Certaines esquisses contiennent tout le projet à venir, toute la force et la justesse espérées, comme si tout était là. Le risque existe alors que la forme agrandie n'en altère la force. Dans cette photo apparaît clairement cette puissance du tout petit.

En 2016, j'avais modelé et cuit un portrait d'Anne-Marie, sans en être satisfaite. Retaillée à la meuleuse puis basculée dans une position étrange, la pièce est restée ensuite dans l'atelier. Lors des premières recherches autour du projet *Double-Six*, elle est ressortie de sous la poussière pour être placée en bout de table. Cherchant à préciser le mouvement de la figure à venir, toujours dans de petits formats, j'ai obtenu celui qui domine sur la photo : un corps arqué vers le haut, les bras jetant littéralement ses mains en l'air pendant que les jambes s'ouvrent de façon presque virile. Alors Anne-Marie a accepté une nouvelle fois de venir poser à l'atelier pour ce personnage-là.

Portrait d'une femme pieds nus, solidement campée sur ses pieds et prête à sauter hors de son socle, mains suspendues au-dessus d'elle, elle devait au départ tenir le double-six du bout de ses doigts. Mais à l'essai, ça ne fonctionnait pas, le geste énigmatique se retrouvait ligoté par le domino. C'était réducteur, inintéressant, c'était trop peu. Le domino a donc disparu de ses doigts.

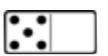
A-t-elle joué la va-nu-pieds ? À quelle incantation se livre-t-elle ?
Elle tricote l'espace de son corps déplié, les bras jetant ses longs doigts étirés, les pieds tendus prêts à bondir. Danseuse, gitane, comtesse.

A-t-elle joué ?

Le double-six discrètement posé sur sa cuisse, a-t-elle gagné ?







À tant de mains

Le dire et le redire : si la sculpture est un art au préalable de solitaire, elle nécessite de la technique, et devient vite un art d'équipe, aux confins de multiples étayages, complicités et compétences.

De sa conception à sa création, de l'atelier à la fonderie de bronze en passant par le four, chaque pièce se construit par étapes, certaines relevant d'un face à face presque immobile, d'autres d'un artisanat précis, d'autres enfin d'un mode de travail industriel.

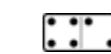
Associer Bruno Martin à la fabrication d'une partie de cette œuvre était déterminant. Chaudronnier, dont l'atelier est voisin du mien, ami et allié de longue date, Bruno accepta de réaliser les socles-tabourets et la table dans un métal inhabituel pour lui. Rompu aux constructions d'acier monumentales, architecturées, structurées, équilibrées et fonctionnelles, il a dû, pour ce travail en laiton, contrarier ses savoirs-faire, contredire ses compétences, pour tordre les socles sans les rendre bancals, donner à ces supports une apparente légèreté, presque graphique. Avec toute la maîtrise que peuvent exiger les aventures menées hors des champs de la pratique traditionnelle.

Faire, sans savoir à l'avance comment faire. Tâtonner. Risquer l'échec. Connaître au bout des doigts le matériau, ses forces, ses limites, les penser pour mieux les reculer. Être inventif, habile. Créatif. Après tout, art vient de *ars, artis*, la technique. Les marges sont étroites, et dans le cas de la sculpture, fréquemment floues.









À qui la main ?

Dans certaines photos est saisi un moment où c'est la statue qui m'observe, me cherche, me tend et me tente, m'agit. Ce moment où se pose la question de suivre ou pas ce qu'elle suggère, ce qu'elle propose avec une imperturbable insistance. Le moment d'une présence indiscutable. Cette rencontre là, avec le travail, toujours espérée, jamais certaine, donne raison à toute sculpture en cours. Portrait de personne, de bête, d'arbre ou d'objet, toujours, j'attends le moment où elle prendra la barre jusqu'à son aboutissement.

Cet imprévu, même fugitif porte un trésor : une chose s'anime, silencieusement se raconte, de questions en résolutions, invente de nouveaux possibles.

C'est ce cheminement, ce dialogue entre nous, entre la matière tangible et l'esprit hésitant qui donne sa vitalité au travail. Les questions qui se posent dans l'argile et les résolutions à coups de poings ou de couteaux, sont des révélateurs de sens, de poésies.

Quand cette chimie s'opère, l'instant est magnifique.





Adolexcence

Le troisième personnage de *Double-Six* ne joue pas, il dessine.

Il s'absente...! Il pourrait écrire aussi. Gardons l'équivoque du geste entre écriture et dessin.

Comme celui de l'amie canadienne et artiste, de passage en Normandie une fin d'hiver 2016, dont un portrait fut le point de départ de ce personnage.

Elle voulait bien poser l'amie Françoise, mais à la condition de pouvoir travailler elle aussi. Il faisait froid dans l'atelier, elle était couverte d'une veste chaude à capuche. Elle dessinait... et elle écrivait.

J'ai gardé pour ce troisième personnage l'assise du portrait d'origine, les jambes croisées, les mains posées dessus, et la capuche. La photo est chargée de matières, peau, argile, masse opaque des cheveux, terre brillante d'humidité, de concentration des mains, et de cette tendresse que m'inspire l'adolexcence. Le clavier de l'ordinateur a fourché, je garde la fourche, le X, l'adolexcent·e. Le siX, sans sexe.

Il n'y a pas d'âge pour jouer, ni pour jouer sérieusement.

Pas d'âge pour continuer de rêver sa vie, ou de se croire artiste.

Pas d'âge pour continuer de courir absurlement et avec conviction après quelques chimères.

Pas d'âge pour laisser parler les bêtes, les arbres, les plantes.

Tenir par la main quelques espoirs.

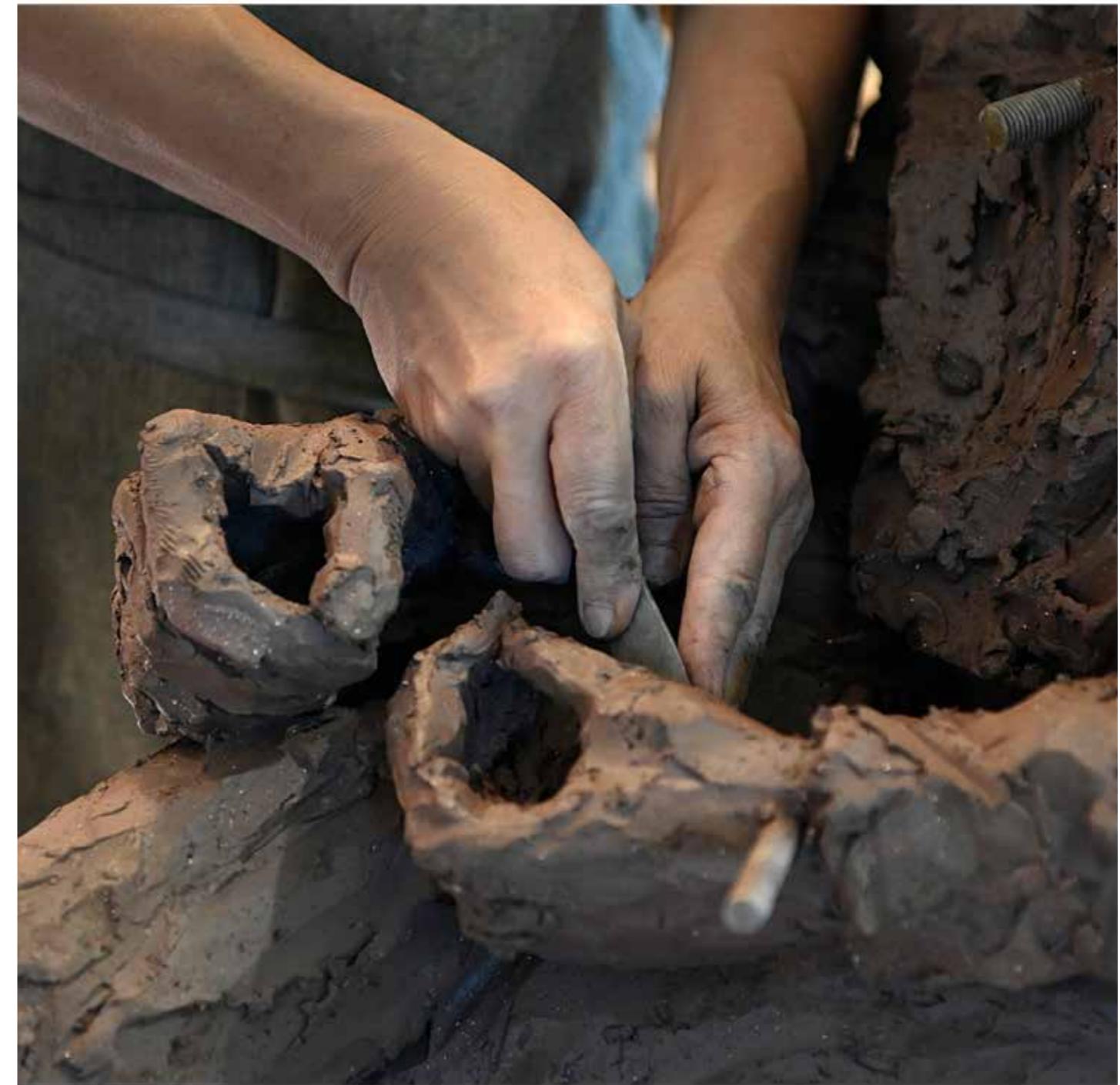
L'adolescence existe-t-elle ? Est-elle un concept culturel et occidental ? Je n'ai pas entendu parler de l'adolescence lorsque je vivais en Côte d'Ivoire ou au Mali. Il y avait les enfants, puis les adultes.

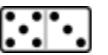
L'enfant dans l'adulte, serait-ce cela l'adolescence ?

Un état de possible, un état de mémoire qui ne peut pas choisir, qui ne se projette pas, qui oscille, qui rêve encore un peu.

Qui ne se vit pas sexué, mais dont l'énergie déborde de désirs aux contours imprécis, vagues. Il y a chez les artistes un espoir de conciliation entre l'enfance désertée et la folie des grandeurs, entre la matière et l'envol, entre la terre et le ciel, la chance et le puits, entre l'âme et l'animal, le temps et l'instant. Une quête d'unité. Un espoir fou de stabiliser ce qui toujours s'enfuit.

Voilà la folie des grandeurs : garder l'enfance allumée en loupiote au dedans, l'injecter dans le travail, faire danser les différents « moi » qui constituent une possible identité.





L'incertitude du flou

Floue, enfin plutôt fumeuse cette image fugace d'une sortie de four. Elle saisit, juste avant la dispersion de la vapeur, une force incantatoire qui ne disparaîtra plus de cette statue. Entre jubilation et imploration.

Cette carbonisation du grès me permet de travailler les peaux des statues, les nuances de noir, l'effacement des matières, tout comme les patines modifient ensuite les tirages en bronze. Lorsque l'écran de fumée se dissipe, le matériau « terre » a disparu laissant place à une matière incertaine et... vivante.

Anne-Marie : *Le processus de carbonisation me réserve toujours des visions étranges, changeantes, inquiétantes, des imprévus fantomatiques surgissent.*

... et dans cette image, l'imprévu touche au mystique. Comme si la sculpture devenait une question. Voilà, elle devient, elle pense. Bientôt elle pourra générer d'autres liens, des poésies propres à chaque regardeur·se.

De nombreux imprévus jalonnent ce type de création. Les idées de départ sont déterminantes, elles impulsent une dynamique mais ne se suffisent pas et ne se déclèguent pas. L'art est dans l'action. La sculpture advient sous les mains qui la cherchent, de plus en plus nettement, de plus en plus là.

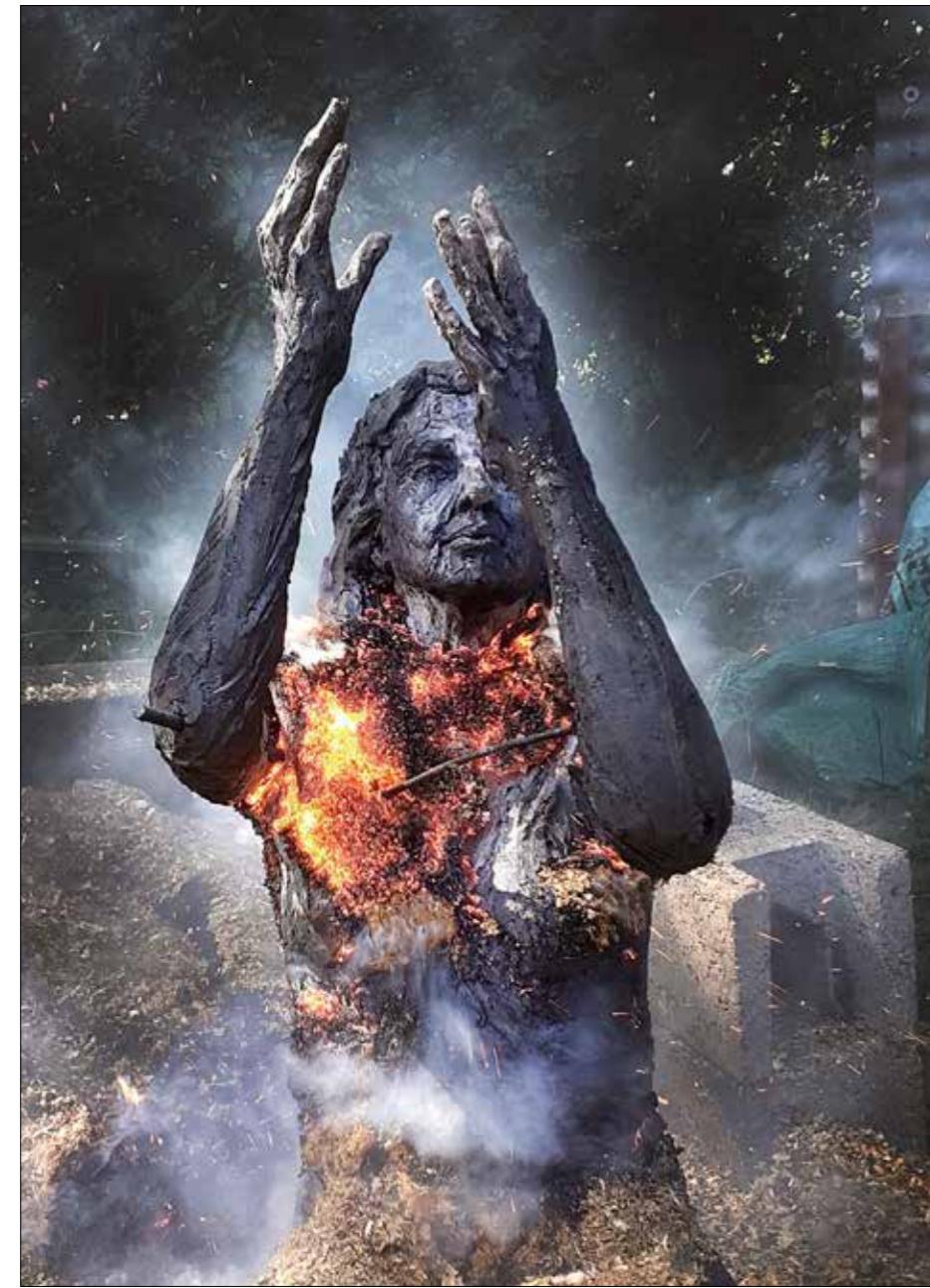
Le passage par le four et l'enfumage ritualise sa forme définitive. À ce moment-là, sous l'effet du choc thermique, ça passe... ou ça casse.

Anne-Marie : *Une transmutation féconde s'accomplit. Du four incandescent, quand l'air, la terre, la matière végétale et l'eau se conjuguent, s'opère sous nos yeux une bascule. L'irréversibilité d'une naissance ? Au cours de ces carbonisations, une poésie du feu dans sa dualité abyssale résonne dans notre imaginaire et se clôture pour la sculpture.*

La voilà à la fois figée et vibrante, prête à s'échapper.

En l'occurrence ici, autour de la table.







À bout de bras : l'effet domino

Cette photo pourrait s'intituler *ceci n'est pas une main*. La fragilité de l'argile avant cuisson demande des gestes délicats, mesurés.

L'œil de Bernard dessine une infinie tendresse dans ces quatre mains, un rituel sacré, les morceaux de terre posés comme des morceaux de corps, dont il ne faut pas briser le flux interne. Ce sont ces mains, une fois restituées à leurs bras d'origines, qui lanceront le jeu déséquilibré des dominos sur la table.

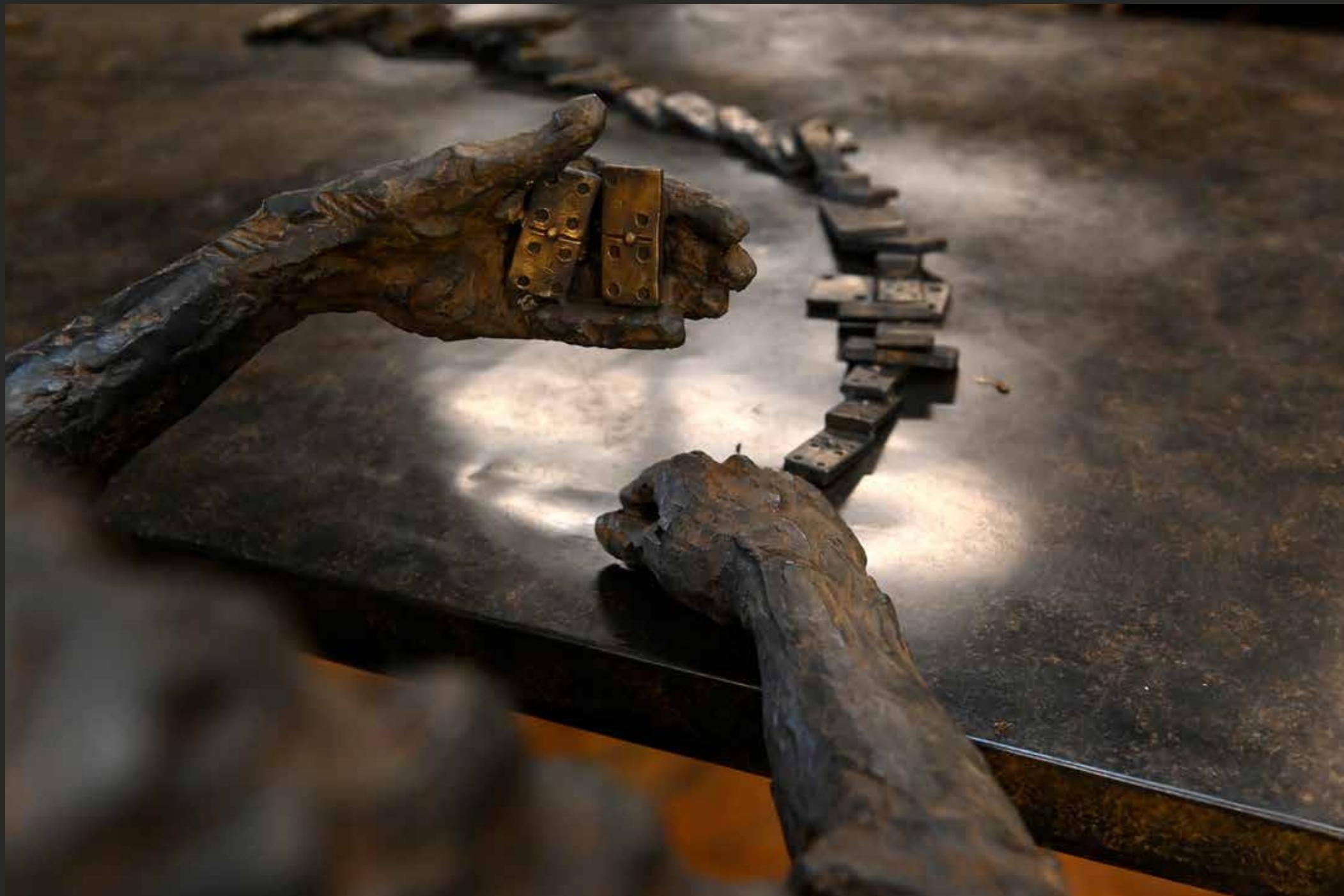
À ce moment-là du travail, quand la pièce était encore crue et morcelée, le scénario prévoyait que ces mains tiendraient un ou des dominos. Pourtant quelques mois plus tard, lors des essais de mises en place de la scène, il est devenu évident, là aussi, que le réalisme de la situation ne suffirait pas. Ces mains pouvaient contenir une intention plus dramatique, ou plus loufoque, déclencher un désordre dans le jeu.

L'organisation des dominos s'est changée peu à peu en une ligne régulière de petits parallélépipèdes devenus fous, se chevauchant, un effet domino en courbe visuellement relié à un sac posé au sol.

Quel est ce sac ?









Autour de la table

L'ensemble de l'installation est hissé à hauteur des passants, la scène légèrement suspendue, flottante, onirique, dont spectateurs et statues deviennent acteurs ou actrices.

Anne-Marie : *Autour de tes tables, un scénario s'écrit, quelque chose est en cours dont nous ne savons rien. Quelque chose s'est dit ou va se dire ? La parole circule silencieuse, mystérieuse, libre en chacun de nous. Une tablée comme un théâtre. Un énorme fablier.*

Les sculptures publiques créent avec les spectateurs un espace commun, troublant, à la lisière du réel. Elles nous introduisent dans leur espace, comme si nous, les passants, entrions chez elles. *Double-Six* reprend cette forme précédemment explorée dans d'autres installations (*Persona,ae*, *Déjeuner sans herbe*, *Hommes d'équipage*... toutes forment des scènes inclusives, autour desquelles on peut circuler et se mêler aux sculptures). Cette relation spatiale, ludique, spirituelle qu'autorise la sculpture non muséale est fascinante.

Je me souviens comment une immense statue de femme couchée de Volti, au croisement de rues parisiennes, enveloppait littéralement le sommeil de sans-abris.

Au cœur de Madrid, il y a une statue du poète assassiné Garcia Lorca. En bronze, elle est à peine de la hauteur d'un homme. « Il » tient dans ses mains une colombe. Les passants déposent parfois dans ses bras et sur les ailes de bronze des fleurs coupées.

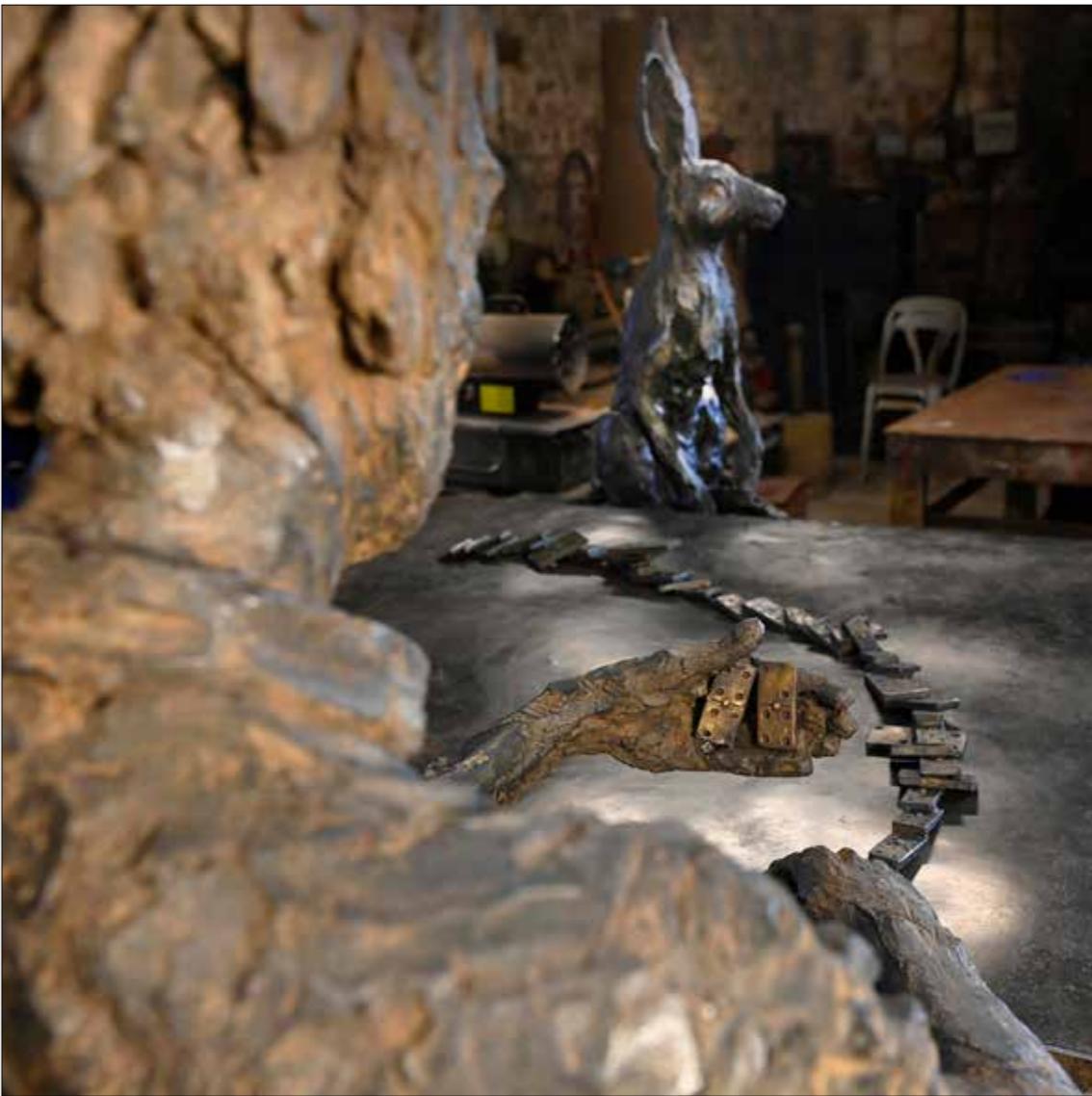
À ce moment-là la statue devient plus réelle que réaliste. Icône, lieu d'hommage, de mémoire et d'affection. Grâce aux roses.





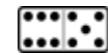
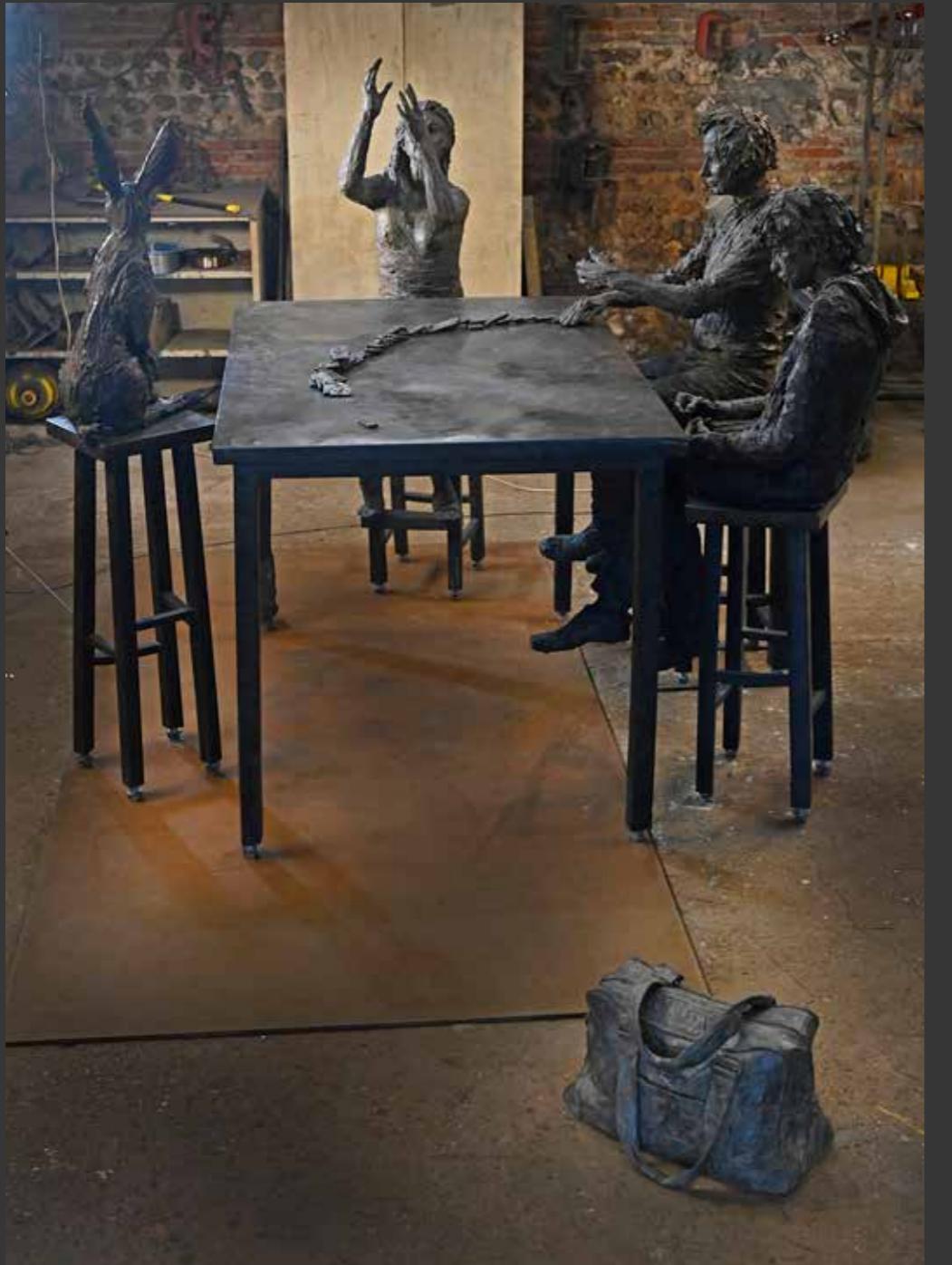


66



67





Le sac et le horsain

Lors d'une visite des habitants du village à l'atelier, devant les premières ébauches de la scène, un homme natif du coin se souvint de ses grands-pères qu'il voyait, enfant, jouer aux dominos dans l'auberge du bourg. Il souhaitait que ces anciens soient représentés, que son souvenir trouve une place dans la sculpture. Je lui répondis que cette installation ne se voulait être, ni une illustration d'un jeu de dominos, ni un hommage rendu à un temps révolu, et qu'une œuvre d'art est une parcelle de l'âme du monde. Qu'une sculpture peut devenir un totem, un terrain d'alliances, de réflexions, de projections, l'écho de souvenirs personnels.
Atemporelle si possible.

J'assurai pourtant que j'essaierais d'intégrer dans la scène sculptée un objet en lien avec sa mémoire. Un portrait de casquette par exemple, modelé à partir de celle de son propre grand-père ? Premier essai infructueux. Un portrait de casquette de marin ? Tout aussi insatisfaisant. Alors du marin est née l'idée d'un sac. Un sac de voyage. Ainsi la vocation première de l'ancienne auberge, lieu d'hospitalité par excellence, se trouve-t-elle honorée dans cet objet elliptique.

À qui est ce sac ? Au lièvre peut-être, l'étrange étranger ? Rien n'est sûr. Mais s'il y a sac, il y a voyageur ou voyageuse, enfin un ou une Autre. Ici un autre se dit un horsain.

Hors sein ? Hors du sein de cette terre. Nous sommes tous des étrangers. Des passagers. Des passants. De la même terre. En partance. Même les heureux, imbéciles ou pas, *qui sont nés quelquepart* *.

* *La Balade des gens qui sont nés quelque part*, Georges Brassens



Ce sac est un portrait de sac, personnage lui aussi, hommage aux voyageur·ses et aux déplacé·es. Celui de celles et de ceux qui un jour doivent ou choisissent de partir, pour de belles ou de tragiques raisons.

Double-Six est une scène sculptée polysémique, un véhicule de récits porteur de différentes interprétations, enfantines, savantes, rurales, urbaines, d'ici et d'ailleurs.

Elle est un réservoir de questions, un jeu à entrées multiples. Une fable gigogne.

Une histoire sans fin...





Gonneville-la-Mallet

Gonneville-la-Mallet est une jolie bourgade près de la côte normande. Mon atelier y est situé depuis une douzaine d'années dans la propriété de Michèle et Denis, un couple de généreux amis. Dans une ancienne bergerie qui fut une salle de jeu pour Denis enfant, et bien avant, l'atelier de peinture de sa grand-mère. J'y travaille à l'abri des regards. C'est un lieu d'intimité, de solitude et quelquefois de partage. Près de là, la plaine normande plonge ses falaises dans la mer, ouvrant son horizon et ses vagues au gré des saisons.

La découverte de Gonneville-la-Mallet date des toutes premières années de ma vie en Normandie, autour de 1995. J'étais accompagnée d'un ami cinéaste et jardinier, originaire du pays de Caux. C'était un mercredi, jour de marché.

Nous sommes entrés dans l'auberge des Vieux Plats, un établissement vieillot bien qu'encore cossu, connu pour son passé glorieux et pour les voyageurs, écrivains et artistes qui s'y croisèrent tout au long des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles.

La grande salle bruissait d'une étrange animation mêlant les habitants du cru aux touristes curieux, les paysans aux couples branchés et confrontant les joueurs de dominos aux horsains suspendus à l'exotisme du lieu. Déjà agée, souriante et raide, debout sur sa petite estrade centrale, la patronne coquettement vêtue et solidement maquillée, encaissait les clients. Deux femmes, elles aussi d'âge respectable, s'activaient au service autour des tables.



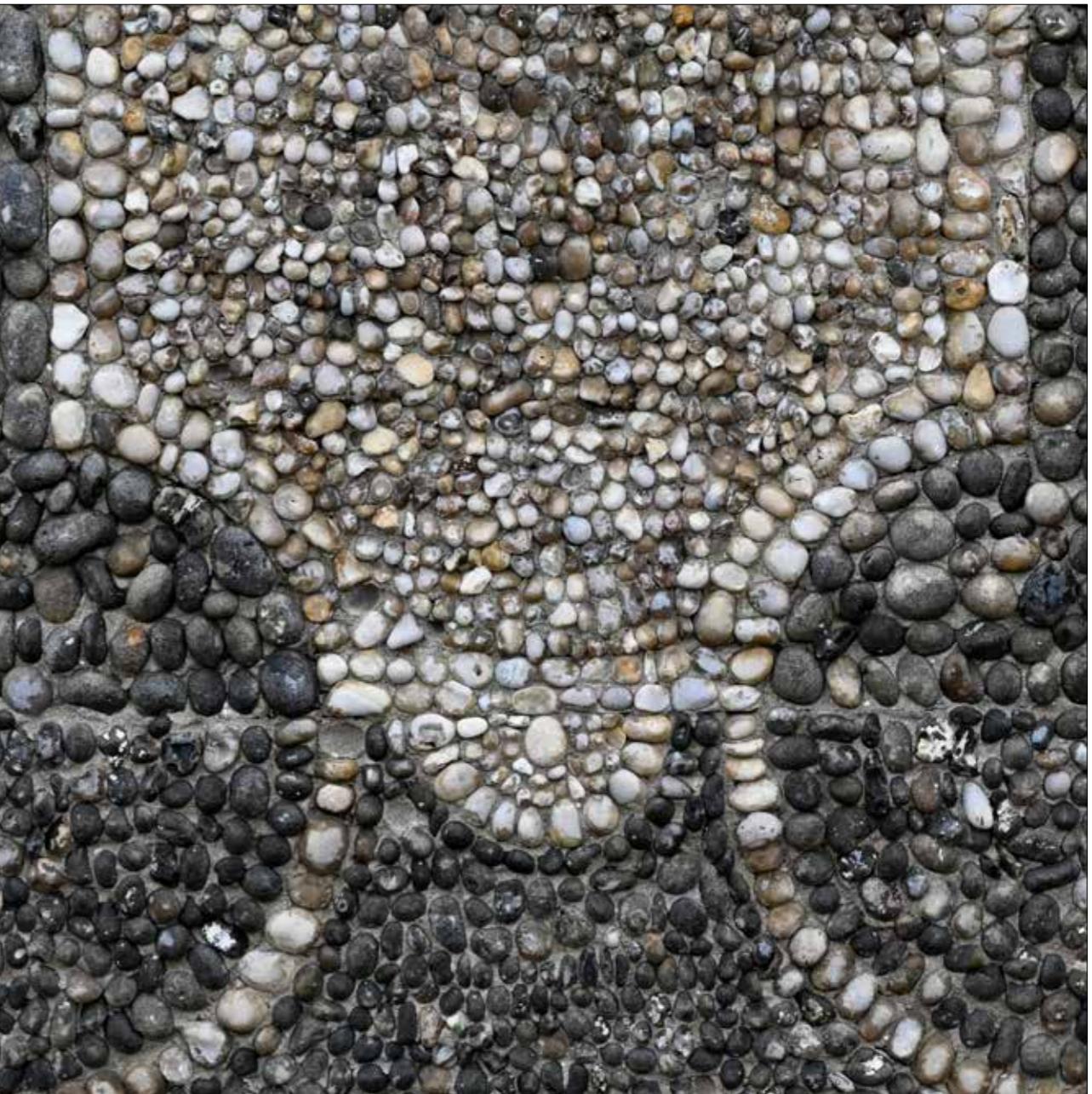
En ce lieu qui flottait hors du temps m'est revenue à l'esprit l'auberge du Château de Kafka. Dans les années qui ont suivi je n'y suis retournée qu'à de très rares occasions. Le lieu restait figé dans son passé, on y jouait toujours aux dominos, en y buvant du méchant café, du calva ou des sirops à des tarifs de tour Eiffel.

Près de trente ans plus tard, l'auberge en tant que telle n'existe plus, mais la bâtie, rénovée par les nouveaux propriétaires, rehaussée d'un étage, s'impose toujours au-dessus de la place.

Lorsque Hervé Lepileur, Maire de la commune, m'a invitée à penser une œuvre pour sa ville, le son des dominos mélangés et frappés sur les tables aux nappes cirées, mêlé au brouhaha des joueurs, s'est invité comme point de départ de l'installation. Au commencement était la mémoire. Le *Je* de la mémoire. Qui se joue de nous.

Le point s'est multiplié en jeu à entrées multiples.

Cécile Raynal



Postface

Portrait d'artiste

Dans ma pratique de la photographie, par sa résonance singulière avec le sujet, le portrait a toujours tenu une place à part. Mais le portrait d'un artiste au travail, par l'exigence relationnelle qu'il induit, soulève encore différemment la question de la place du photographe.

En me glissant entre les portes de l'atelier de Cécile, je ressens toujours l'émotion de la surprise et de la découverte. Assuré de sa confiance et de notre complicité, je mesure à chacune de nos rencontres le privilège de pouvoir être à la fois le spectateur et le narrateur de l'acte artistique en cours.

Quel que soit le moment choisi et décidé entre nous, ces visites sont pour moi une sorte de défi chargé d'exaltation et du désir fort de tenter de révéler par mes images quelques secrets de l'œuvre en devenir. Dans cette scène où se déroule le mystère de la fabrication, à chaque prise de vue se joue un instant unique, un arrêt sur image où se mêlent la lumière, la matière, le geste, l'espace.

J'aime imaginer que chacune de ces photographies raconte, répond et interroge dans le même temps.

Bernard Hébert





Cécile Raynal remercie chaleureusement

Hervé Lepileur et la municipalité de Gonnehem-la-Mallet, pour avoir initié cette création

Anne-Marie Husson, Peter Fisher et Dante Desarthe pour la délicatesse de leur soutien
Agnès Desarthe, Bernard Hébert

L'association Regards Croisés

Mathilde Mahier, Béatrice Martin, Loreto Corvalan, Michèle et Denis Gancel,
Arnaud Joly, Adrien Milon, Edouard Martin

Assistance technique : Jean-Baptiste Pfeiffer
Réalisation des supports : Bruno Martin
Fonderie : *Fusions*
Architecte paysagiste : Samuel Craquelin



Des oiseaux et des mères 2018

NOTE S

- p 13 : *Personna.ae* Château de la Celle-Saint-Cloud (photo C. Raynal)
p 20 : Bruno Martin (photo C. Raynal)
p 37 : Bruno Martin à l'atelier (photo C. Raynal)
p 54 : photo C. Raynal
p 62 : de gauche à droite David de Gourcuff, Cécile Raynal, Bruno Martin
p 63 : photo C. Raynal
p 77 : détails de la façade de l'ancienne auberge des Vieux Plats
p 80 et 82 : à la fonderie *Fusions* (photos C. Raynal)

Prenez un peu plus de thé, dit le Lièvre à Alice avec empressement.

Je n'en ai pas pris du tout, répondit Alice d'un air offensé. Je ne peux donc pas en prendre un peu plus

Vous voulez dire que vous ne pouvez pas en prendre moins, dit le Chapelier

Il est très aisément de prendre un peu plus que pas du tout

Conception et mise en page

Bernard Hébert

Imprimerie Marie

Mai 2024

Bernard Hébert

Bernard Hébert vit et travaille en Normandie. Voyageur passionné, il s'est particulièrement intéressé à l'Afrique et au Maghreb où il séjourne régulièrement. Son travail sur les tanneurs de Fès a fait l'objet d'un ouvrage paru en 2010.

Il est par ailleurs photographe des plateaux de cinéma et de théâtre.

Depuis les années 90 ses portraits d'artistes, cinéastes et plasticiens ont été le sujet de nombreuses expositions et de plusieurs éditions.

Cécielle RAYNAL

D O U B L E S I X

